

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 43. — Samedi, 28 février 1885  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



LA GUERRE DU SOUDAN.—LE COLONEL FREDERICK BURNABY, TUÉ À LA BATAILLE DE ABU KLEA.

heur  
autres  
t.  
des  
6, pour  
lorsque  
édecins  
a, Mich.  
a ?  
la fai-  
espérait  
vin, Ed.  
e de  
lorsque  
a crue,  
y, Mass.  
? le plus  
cure un  
ton, Vt.  
a foie ?  
une ma-  
mandais  
le, N.Y.  
dans  
le) m'a  
e je ne  
roulais  
ee, Wis.  
des  
le mala-  
ue j'eus  
ogés, le  
de vaut  
West Va.  
tion ?  
évacua-  
t l'essai  
ans, Vt.  
ia ?  
ir à tous  
ais fait  
ero, Vt.  
de bien  
e jamais  
Oregon.  
ides ?  
radical-  
Le D:  
remède.  
own, Pa-  
uma-  
rsque les  
près que  
Maine.  
ides ?  
e d'une  
plusieurs  
ui en ont  
n."  
othe, Vt.  
maladie  
anté  
RT  
ng.  
ession.  
NE-527  
LUSTRE"  
ros depuis  
ront con-  
orthiaume  
Bureau :-

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 28 février 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Poésie : A mon amie, par Noël Pays. — La misère à Londres. — La mère et l'enfant, par L.-J. R. — Primes du mois de janvier : Liste des gagnants. — La Porteuse de Pain (suite). — De l'esprit de sacrifice, par Jean Reynaud. — La vitesse des pigeons-voyageurs. — Une patriote. — Un conseil par semaine. — Récréations en famille : Enigme, métagramme et rébus. — De partout. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La guerre du Soudan : Portrait du colonel Burnaby, tué à la bataille d'Abu Klea. — Les ingénieurs anglais construisant un fort à Korti. — Canada : La dernière tempête de neige : Convoi de chemin de fer enneigé. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

## DIXIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le dixième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de février), aura lieu lundi soir, le 2 mars, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

## ENTRE-NOUS

Je ne sais quel effet le mois de février exerce sur notre société de Montréal, mais j'ai remarqué que tous les ans, à pareille époque, plus de gens se saluent et se serrent la main qu'en aucun autre temps de l'année.

Ce changement d'humeur étrange et chronique, arrive généralement à l'approche de la Saint-Valentin, et ceux qui croient que la fête de ce fils vénéré de l'Église en est la cause, se tromperaient étrangement.

Que se passe-t-il donc, et cet adoucissement des mœurs se fait-il tout simplement un avant-coureur du printemps qui va changer la toilette de nos champs et de nos bois ?

Non, et chose assez curieuse, c'est qu'on devient plus particulièrement gracieux envers les journalistes.

X..., dont l'avarice est proverbiale, qui tondrait un œuf et se refuse depuis dix ans un chapeau, par raison d'économie, X... est devenu d'une extravagance incroyable, et l'on dit même qu'il a offert un verre de vin au chroniqueur du *Journal du Samedi*.

Z..., dont l'humeur grincheuse et l'intelligence bornée n'ont d'égaux que celles de l'ours mal léché de la fable, a traversé hier la rue pour me venir souhaiter le bonjour, et me dire que je possédais l'esprit qu'il n'a pas.

Y..., fier comme un paon et dédaigneux des petites gens, parce que son origine est plus humble que celle de ses confrères, vient de saluer un de ses anciens compagnons de collège, moins riche et moins sot que lui.

\* \*

Je faisais part de ces observations à un de mes amis qui, comme moi, cherchait le pourquoi de mon pourquoi, quand mes yeux se disillèrent tout à coup.

—J'y suis, lui dis-je, ces braves gens veulent entrer dans le *Parlour aux bourgeois*.

—Que me chantez-vous là ? s'écria mon compagnon.

—On appelait au moyen-âge le corps municipal de la ville de Paris le *Parlour aux bourgeois*, en latin, *locutorium civium*. C'est notre Conseil-de-Ville, et ceux que nous remarquons être si polis, si généreux et si flatteurs depuis quelques jours, sont probablement des candidats ou des agents d'élection.

Cette ancienne dénomination a un cachet tout particulier et, selon moi, peint parfaitement l'assemblée civique ; on y parle tant et on y fait si peu de bonnes choses !

Il y a plus, le premier *Parlour aux bourgeois* était situé, à Paris, dans la Vallée de la misère, et si cela continue, je crois que notre conseil municipal nous y mène grand train.

Faut-il espérer que nos nouveaux échevins vaudront mieux que leurs prédécesseurs ?

Les nouveaux élus auront-ils plus de mémoire que les anciens ?

C'est justement ce que je me demandais hier en rencontrant le brave détective Lapointe, qui est en pleine convalescence, et va revenir à son poste dans quelques jours.

Il y a plus de trois mois, si vous avez bonne mémoire, qu'il a été blessé dans l'affaire dramatique de la rue Mignonne, où Fauteux, son assaillant, a été tué par le détective Neaglé.

L'aventure fit grand bruit, et le comité de police, dans un moment de bon sens, décida, à l'unanimité, de décerner à Lapointe une médaille d'or, que certes il mérite mieux que Wolseley ; mais si les bons mouvements du comité sont rares, ils durent peu, et depuis le jour où cette décision fut prise, personne n'en a plus soufflé mot.

Ceci nous prouve que si la reconnaissance était bannie du reste de la terre, on ne la retrouverait pas dans le cœur des échevins.

\* \*

Nous avons eu la semaine dernière une de ces bordées de neige, que février nous amène chaque année, et nos trappeurs en garderont longtemps le souvenir.

Partis de Montréal pour Québec le samedi, ils étaient bien certains d'être de retour mardi matin au plus tard, mais ils comptaient sans les nuages et Borée qui, d'un commun accord, se sont unis pour obstruer les routes et les voies ferrées ; aussi, grand fut leur désappointement quand, arrivés à deux milles de Québec, ils furent bloqués.

Impossible d'avancer, et après avoir attendu plusieurs heures un déblayage qui exigeait une journée au moins, tout le monde s'en revint, raquettes aux pieds, revoir les amis que l'on venait de quitter.

C'était un contre-temps, sans aucun doute, mais nos amis les Québécois sont d'humeur si joyeuse et de si charmants compagnons, qu'on oublie vite affaires et retard pour ne penser qu'au plaisir.

La réputation de franche hospitalité et d'esprit tout français de Québec est faite depuis longtemps, mais on éprouve toujours un nouveau battement de cœur en constatant qu'elle ne fait que s'affirmer de jour en jour.

Bravo, les Québécois ! vous êtes toujours de bons et braves Français.

\* \*

Comme les Français, ils ont la tête près du bonnet, et l'incident Landry-Langelier le prouve assez.

Vous connaissez l'affaire, échange de coups de poings à propos d'un article de journal ; inutile de la raconter au long, et ce n'est que parce qu'elle me remet en mémoire une vieille anecdote que j'en ai dit un mot.

C'était vers 1850 ; de Villemessant, dans le *Figaro*, piquait à coups de plumes ses adversaires auxquels il savait donner, quand il lui en prenait envie, de grands coups d'épée. Il dînait au café anglais, quand un député, qu'il avait attaqué le matin dans un article un peu vert, entra dans la salle en tenant un numéro du jour.

—Vous êtes M. de Villemessant ?

—Oui, monsieur.

—C'est vous qui avez écrit cet article ?

—Parfaitement.

—Eh bien ! voici le cas que je fais de votre prose.

Et, tenant le journal de la main droite, il décrivit un mouvement que l'on ne fait généralement qu'à huis-clos, dans un *retiro* des plus secrets.

—Ma foi, dit de Villemessant s'en sémouvoir, pour la première fois qu'il vous arrive d'être propre, ce n'est pas la peine d'y mettre tant d'ostentation.

Vous comprenez, n'est-ce pas ? le député comprit aussi et s'en alla poursuivi par les éclats de rire de tous les convives.

\* \*

Vous ayant parlé dans ma dernière causerie des progrès de l'ivrognerie et des demandes de licences, il est bon que vous soyez tenus au courant des décisions prises par les commissaires de notre bonne ville de Montréal pour enrayer le mal.

Samedi dernier était le jour fixé pour la publication des noms des heureux qui ont obtenu les certificats prescrits par la loi.

Près de deux cents demandes ont été refusées, et la mesure est excellente, en admettant toutefois que les commissaires du gouvernement fédéral ne vien-

nent pas détruire ce que les commissaires locaux ont fait.

Beaucoup de ceux qui n'ont pas eu un bon numéro à cette loterie se plaignent des magistrats, et ils ne se cachent pas de dire qu'on leur enlève leur gagne pain, ou tout au moins que leurs intérêts souffriront de cette décision.

Ils déplacent complètement la question ; les commissaires n'ont pas eu à s'occuper des intérêts de tel ou tel particulier, mais seulement et uniquement de l'intérêt général.

L'un d'eux se p'aiguait dernièrement devant moi de ce qu'on ne lui avait pas accordé sa licence parce qu'il n'avait pas de restaurant, un véritable restaurant.

—J'ai tenu un restaurant, me disait-il, j'ai eu cuisine complète, tables, services complets pendant un an, et personne ne venait me demander à manger, il était donc inutile pour moi de continuer, et c'est pourquoi je ne vends que les liquides.

—C'est vrai, lui dis-je, mais alors vous devez reconnaître que puisque personne ne venait chez vous pour manger, votre établissement n'est pas utile au public, et la décision des commissaires a été basée sur ce raisonnement très simple.

—C'est des égoïstes, ils boivent chez eux, ils sont bien payés et ne veulent que les autres gagnent leur vie.

C'est tout ce que j'ai pu tirer de la cervelle de ce mécontent.

Vous avouerez que j'ai eu raison de lui souhaiter le bonsoir et de m'en aller.

\* \*

Ce ne sont pas seulement les boissons alcooliques qui démoralisent le peuple, il y a encore bien d'autres causes qui conduisent au vice et au pénitencier.

Il y a un peu partout je ne sais combien d'établissements où l'on tient des jeux de billards, de boules, de trou-madame, etc., qui sont presque tous autant de lieux de dépenses inutiles.

Entrez dans une de ces salles, dépendant toujours d'une buvette, et vous voyez dix, vingt, trente jeunes gens, dont le plus âgé souvent n'a pas quatre poils au menton. Tous sont employés et ne gagnent guère plus que strictement ce qu'il leur faut pour vivre.

Il sont là, tous les soirs, de huit heures à minuit, et quelques fois plus tard. Ce sont donc des dépenses quotidiennes, car les frais de billards se paient à l'heure.

Comment font-ils donc leur compte pour équilibrer leur maigre budget ?

Demandez aux juges, au chef de police et aux détectives, et ils vous répondront que c'est la caisse du patron qui paie tout cela.

Si les billards ne chôment pas, les salles de lectures sont vides et l'hôtelier fait plus d'affaires que le libraire.

D'aucuns appellent cela de l'équilibre.

\* \*

Le vent de l'Est nous apporte tous les jours l'écho des cris de blessés et des râles de mourants qui sont tombés là-bas, en plein désert, en murmurant le nom de leur patrie.

Les plaines sans fin sont jonchées de cadavres, de tous côtés courent des chevaux sans cavaliers, sabres et canons sont éparés, les campements fument au loin, et sur la pointe des pyramides de Meroe les ibis, plantées sur une patte, se cachent la tête sous l'aile pendant que la nuit ferme ses rideaux sombres.

L'armée du Mahdi, puissante et irrésistible, chasse devant elle les généraux anglais qui meurent bravement à leur poste, mais ne peuvent arrêter l'invasion.

C'est une triste chose que la guerre, mais la retraite et la déroute sont épouvantables.

Le général Wolseley, dont l'incapacité et l'imprévoyance sont aujourd'hui bien prouvées, a été rapelé à Londres ; on a abandonné le plan de campagne dont l'objectif était la prise de Khartoum, et on recule vers Korti où l'on élève des fortifications.

La campagne va durer encore quelques mois, et après quelques alternatives de revers et de succès, on reviendra tranquillement en Angleterre.

Nous donnons sur notre première page le portrait du colonel Burnaby, tué dernièrement à la bataille d'Abu Klea. Encore un bon soldat mort au champ d'honneur.

\* \*

Nos voyageurs canadiens, engagés par le général

Wolseley pour conduire les bateaux de sa malheureuse armée, seront de retour dans quelques jours.

Ils reviennent sans lauriers, parce qu'ils ne pouvaient pas en cueillir.

Cette déplorable expédition était déjà assez mal conçue dès le début, et le général anglais aurait bien pu se dispenser d'y faire figurer des bateliers de notre pays.

De toute cette aventure, il résultera cependant un bénéfice pour les nôtres. Tout voyage profite à celui qui le fait, même dans des conditions inférieures, et comme dans le nombre de ceux qui vont revenir il en est quelques-uns ayant une certaine instruction, il est probable que nous aurons le plaisir de lire prochainement une relation détaillée de leur voyage au pays des crocodiles.

Cette excursion, tout à fait inutile pour l'Angleterre, aura peut-être pour heureux effet de dégoûter complètement ceux qui seraient tentés d'aller servir John Bull à titre de mercenaires.

LÉON LEDIEU.

A MON AMIE

Sais-tu qu'au moindre vent léger  
Palpite la feuille du tremble ?  
Quand il frémit sous ton baiser,  
Sais-tu que mon cœur lui ressemble !

Bénis l'amour qui nous rassemble :  
Viens sous mon toit hospitalier,  
Nous y retrouverons ensemble  
L'ancien bonheur à mon foyer.

Tu partis comme l'hirondelle,  
Et tu me reviendras comme elle,  
O chère Muse de mes chants !

Ma tendresse, toute la vie,  
Te défendra contre l'envie  
Et le regard faux des méchants.

NORL PAYS.

Montréal, janvier 1885.

LA MISÈRE À LONDRES

La redoutable question de l'extinction du paupérisme n'est pas près d'être résolue. En ce moment, les pays civilisés sont devenus trop petits pour le nombre croissant des habitants. Avec les besoins de bien-être, les convoitises ont augmenté. Pour une place, quelque médiocre qu'elle soit, il se présente trois cents candidats. C'est la véritable lutte pour la vie. Malheur aux faibles, aux malades et aux incapables ! Les riches, ce seront les forts ; les pauvres, ce seront les faibles.

On sait que c'est principalement dans les grandes villes que la pauvreté se présente dans ses manifestations les plus lamentables. A Paris, dans certaines classes de la population, la misère est bien noire. Les statisticiens et les romanciers ont souvent tracé le terrible tableau des luttes ou des expédients à l'aide desquels les misérables de la grande ville arrivent à conquérir le pain quotidien.

Mais c'est à Londres que la misère atteint les plus terribles proportions.

Certes, le tableau que nous allons en tracer est sombre, mais il est malheureusement d'une exactitude trop correcte.

\* \*

Parlons d'abord du genre de propriété qui rapporte le plus à Londres, à des spéculateurs sans vergogne.

Peu de personnes ont une idée correcte des antres pestilentiels où les pauvres de Londres sont entassés les uns sur les autres par dizaines de mille.

Pour y arriver, il faut pénétrer dans des cours étroites saturées de gaz empoisonnés et nauséabonds qui se dégagent de tas d'ordures et d'eaux croupissantes.

Jamais le soleil n'entre dans ces cours. On monte un escalier pourri qui menace de céder à chaque pas. On traverse ensuite des corridors sombres où grouille la vermine. Puis on pénètre dans ces antres où des milliers d'êtres humains sont entassés les uns sur les autres.

Pour peu qu'on monte aux mansardes, où l'on aurait droit d'attendre qu'un peu d'air frais entrât par les fenêtres brisées, on s'aperçoit que cet air a été vicié en passant sur les carcasses en putréfaction de chats, d'oiseaux morts ou d'excréments.

Chaque pièce de ces immeubles pourris abrite une famille et quelquefois deux ! Dans une cave, on a trouvé un père, une mère, trois enfants et quatre porcs ! Dans une autre pièce, un homme atteint de la petite vérole git sur un grabat. Après de lui est sa femme, qui relève de couches, tandis qu'autour d'eux roulent les enfants à demi-nus et couverts de saletés.

Sept personnes végètent dans un sous-sol, au milieu d'eux est le cadavre d'un petit enfant. Une autre chambre renferme le père, la mère et six enfants, dont deux sont malades de la fièvre scarlatine. Dans une autre, neuf frères et sœurs, dont le plus âgé à vingt-neuf ans, demeurent, couchent et mangent ensemble.

Là, une mère met ses enfants dans la rue dès la tombée de la nuit, parce qu'elle loue sa chambre dans un but d'immoralité jusque longtemps après minuit ; alors, les pauvres petits rentrent timidement chez eux, à moins qu'ils n'aient trouvé ailleurs un misérable abri.

\* \*

Quoi d'étonnant, après cela, que les jeunes filles s'égarant et tombent dans la débauche ?

L'immoralité est la conséquence naturelle de cet état de choses. Le mariage est une institution qui n'est pas à la mode dans ces districts. L'inceste n'y est point rare. Dans une seule rue, sur trente-cinq maisons, trente-deux sont des mauvais lieux.

Quant au sens moral des gens de ce quartier, il est complètement nul. On pourra en juger par le trait suivant : Un missionnaire avait arraché une jeune fille à la vie scandaleuse qu'elle menait, et il lui avait trouvé une place dans une famille qui partait pour Southampton ; à son retour, il fut accablé des injures les plus grossières par la grand-mère de la jeune fille, qui lui reprochait amèrement d'avoir privé une pauvre vieille femme de ses moyens de subsistance. Et les voisins étaient de l'avis de l'affreuse mégère.

La misère et le vice, engendrés par l'ivrognerie dans ces quartiers, ont été souvent racontés. Dans le quartier d'Eastern-Road, il y a un cabaret par cent habitants, y compris les femmes et les enfants. Aux environs d'une chapelle, située dans Orange street, Leicester-Square, il y a cent tavernes, dont plusieurs sont très vastes.

\* \*

Mais aussi, qu'est-ce que gagnent les pauvres ?

Qu'on en juge : Il y a des gens qui s'efforcent de vivre honnêtement, et leur nombre dépasse celui des voleurs ; mais quels sont leurs gages ?

Un enfant de sept ans peut facilement gagner \$2 en volant, mais que peut-il gagner à fabriquer des boîtes pour allumettes à raison de 4 sous les douze douzaines, quand il lui faut se procurer à ses frais le feu pour sécher les boîtes, la colle et la ficelle ?

Avant qu'il puisse réaliser un gain égal à celui du petit voleur, il devra fabriquer 1,290 boîtes par jour, ce qui est impossible.

Les femmes qui finissent les pantalons (c'est-à-dire qui appliquent la doublure, font les boutons et cousent les boutons), reçoivent 5 sous par paire, mais elles achètent leur fil. La confection des chemises d'hommes est payée à raison de 20 sous par douzaine.

Dans une maison, on a trouvé une veuve avec une fille moitié idiote, qui faisaient des paillassons moyennant trois sous la pièce.

Voici une femme qui a un mari malade et un petit enfant à soigner. Elle travaille à finir des chemises à raison de six sous la douzaine. Grâce à des efforts surhumains, elle arrive à gagner douze sous par jour, sur lesquels elle doit acheter son fil.

Voici une mère qui a dépouillé ses quatre petits enfants de tous les vêtements qu'elle peut leur enlever sans les laisser absolument nus. Elle a mis ces misérables loques au mont-de-piété, non pour boire, mais pour se procurer de quoi leur donner à manger et les réchauffer un peu. Elle a obtenu un shilling pour le tout : avec cette somme, elle achète un pain et quelques livres de charbon.

Mais les misères de l'enfance sont les plus épouvantables.

La moindre de ces misères n'est peut-être pas celle dont les pauvres petits ont hérité de parents adonnés à l'ivrognerie, laquelle a fait d'eux ces êtres infirmes, rachitiques, hideux à voir, qu'on rencontre à chaque pas dans ces hideux quartiers.

Voici un enfant de trois ans qui ramasse quelques croûtes de pain sale pour les manger. Sa mère est

à l'hôpital des fous depuis quinze mois ; son père est sans ouvrage. Sa sœur, âgée de douze ans, fabrique des boîtes d'allumettes, et, autant qu'elle le peut, prend soin de ses petits frères et petites sœurs.

Une autre maison renferme neuf orphelins. La mère est morte de l'émotion qu'elle avait ressentie en voyant un de ses enfants renversé par une voiture. L'aîné n'a que quatorze ans. Tous vivent dans une petite pièce étroite. Ils n'ont qu'un lit, dans lequel cinq d'entre eux s'entassent.

Ici, voici une pauvre femme que son mari a abandonnée avec trois petits enfants. L'un d'eux s'est cassé un bras. Il est couché sur un tas de paille, avec un vieux sac autour de lui. Là, dans une cave humide, il y a neuf petits enfants sans nourriture et presque sans vêtements.

\* \*

Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini. Les quelques cas que nous venons de citer suffisent pour donner une idée de l'horrible état de misère qui ronge comme une lèpre les classes pauvres de la grande capitale de l'Angleterre.

LA MÈRE ET L'ENFANT

L'enfant.—Mère, je suis bien fatigué ! cet outil est lourd... Pourquoi faut-il travailler ?

La mère.—Ne te plains pas, enfant, de ce qui fait la santé de l'âme et du corps, de ce qui aide à supporter la longueur du temps et les épreuves de la vie. Tu ne sens que l'effort de l'apprenti et l'ennui de ta tâche enfantine ; mais arrive au bonheur de t'intéresser à bien faire, à faire mieux qu'un autre, à comprendre un léger perfectionnement d'abord, puis un progrès qui distingue ta personne et ton nom, et tu courras au labeur comme un chercheur avide de découvrir ; ton atelier sera le lieu chéri, illuminé par l'intelligence aussi bien que le cabinet d'étude des plus grands hommes. Le travail, mon enfant, est le lien fraternel qui unit tous les hommes : c'est une grande loi, et tous ceux qui respectent leur vie s'y soumettent noblement, car elle ne vient pas des hommes, mais de Dieu ! L. J.-R.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES GAGNANTS :

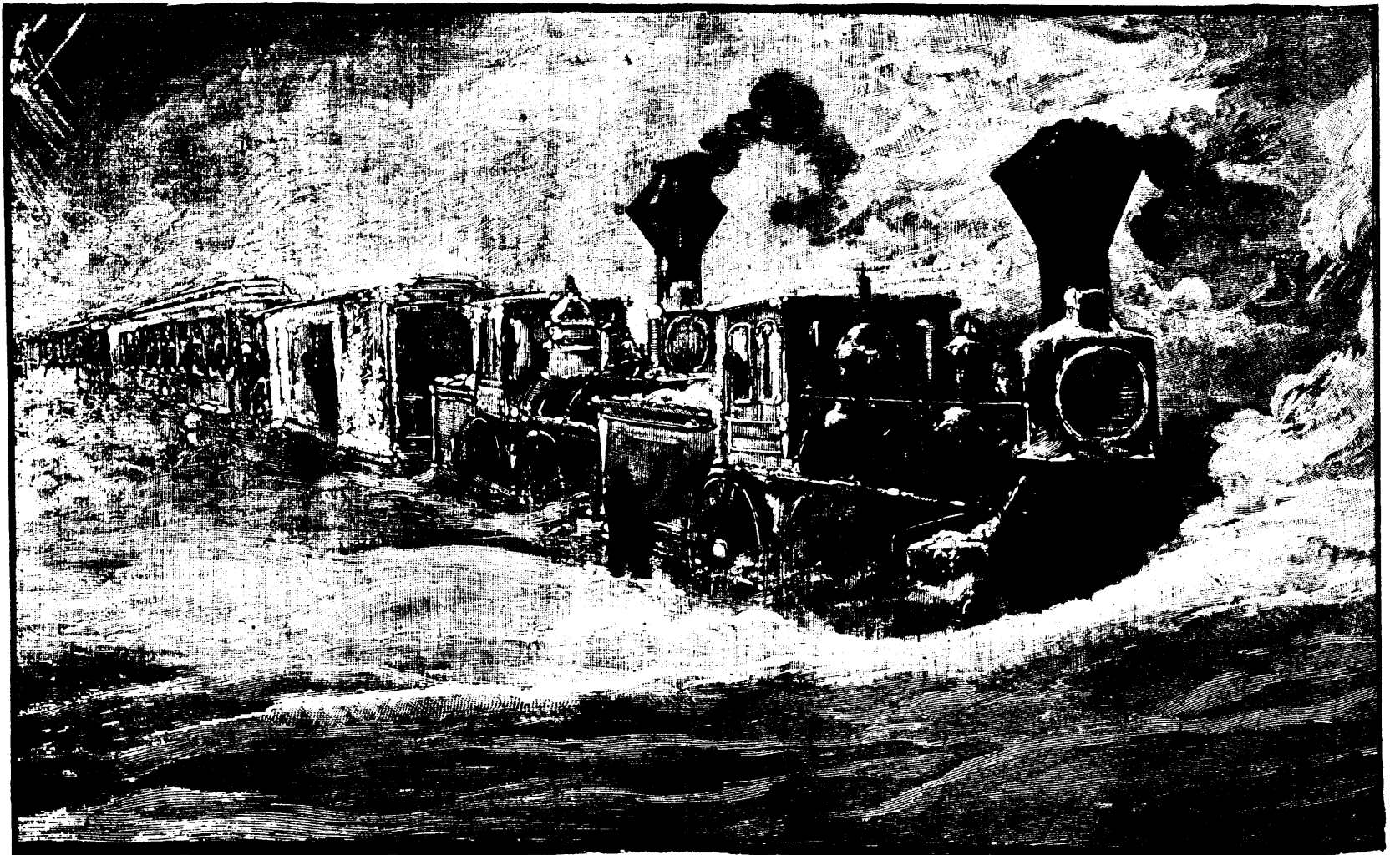
- Montréal.—William Dépatie, 267, rue Visitation ; Joseph Beausoleil, 569, rue Sainte-Catherine ; Arthur Longtin, 2190, rue Notre-Dame ; Dame veuve Roch Bienvenu (\$50), 99, rue Saint-Maurice ; Charles Dupuis, 62, rue Montcalm ; Joseph A. Gilbert, 138, rue Montcalm ; Dame E. I. Lagrandeur, 26, rue Grant ; Dame C. Picard, 2390, rue Notre-Dame ; Amédée Fontaine, 2588, rue Notre-Dame ; L. P. Hébert, 8, rue du Marais ; Adolphe Rocheleau, 188, rue Dorchester ; P. Lemieux, 2153, rue Notre-Dame ; Dlle Albina Charlebois (\$25), 2145, rue Notre-Dame ; Georges Violletti, 205, rue Wolfe, Joseph Robillard, 2296, rue Notre-Dame ; J. Contant, 870, rue Sainte-Catherine ; J. S. Alary, 6, rue Saint-Hubert ; Louis Labelle, 197, rue Plessis ; Ladislav Comtois, 164, rue Maisonneuve ; Mlle Angelina Monarque, 16, rue Lamontagne ; E. Prévost, 13, rue Beaudry ; Joseph Sanche, coin des rues Mignonne et Saint-Charles Borromée ; Hermidas Lussier, 412, rue Ontario ; Charles Merrill, 214, rue Sherbrooke ; Eugène Routhier, 467, rue Panet ; Arthur Chartrand, 393, rue Wolfe ; Désiré Béland, 333, rue Beaudry.
- Québec.—Elzéar Vincent, fils, (\$5), 224, rue Saint-Jean ; M. A. Dorval, rue Saint-Joachim ; Jean-Baptiste Dugal, 104, rue Arago ; Dame T. Poitras, coin des rues Saint-Luc et Sainte-Anne ; Euchariste Tremblay, 26, rue Bélair, Saint-Roch ; Onézime Gingras, 209, rue Richelieu ; Elz. Trudel, rue Voltigeur.
- Rochester.—Stanislas Campeau (\$2).
- Maskinongé.—Moïse Paquin.
- Ville Saint-Henri.—Chs. Letourneux, jr., rue Saint-Henri ; Honorius Fichaud, 128, rue Saint-Henri.
- Sainte-Cunégonde.—F. Chartan, 1, 703, rue Albert.
- New Glasgow.—P. L. Lafleur (\$15).
- Alexandria (Ont.)—Pierre Lacombe.
- Sainte-Madeleine.—Louis Fréchette.
- Bélair Station.—Samuel Comtois.
- Ottawa.—Georges Thompson, 262, rue Water ; F. Loyer, du département de l'Intérieur.
- Sainte-Ursule.—M. l'abbé E. Bourard Béliveau.
- Boston (E.-U.)—N. A. Asselin (\$4).
- Upton.—Dame F. X. St-George.
- Saint-Eustache.—D. A. P. Bélair.
- Burlington.—Dame Rémi Chapdeleine.
- Saint-Roch de l'Achigan.—Joseph Mercier.

Un héritage se garde tout seul, mais il faut défendre le bien venu par la victoire.—PAUL FÉVAL.





LA GUERRE DU SOUDAN.—LES INGÉNIEURS ANGLAIS CONSTRUISANT UN FORT À KORTI.



CANADA.—LA DERNIÈRE TEMPÊTE DE NEIGE : CONVOI DE CHEMIN DE FER ENNEIGÉ.

LA  
PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite)

X

La jeune femme fit quelques pas dans la loge. Il semblait, à voir l'altération de ses traits, la contraction de son visage, qu'elle luttait contre une pensée assiégeant son cerveau.

—Jacques, balbutia-t-elle, allez vous en, ne me parlez plus, vous me faites souffrir ; allez vous en, je vous en prie, laissez-moi seule à mon chagrin.

—Mais ce chagrin, je le partage avec vous, reprit Jacques impétueusement. Je souffre de vous voir souffrir. Vous pourriez être si heureuse, vous et vos enfants ! Si vous me repoussez, ce sera pour eux comme pour vous la misère, la misère noire. On sait ce que rapporte le travail d'une femme. Jamais vous ne pourrez gagner assez pour donner aux petits la nourriture et les vêtements dont ils ont besoin.

—Ah ! tentateur ! répondit la veuve en serrant son front pâle entre ses mains fiévreuses, vous assombrissez le tableau pour m'épouvanter, pour me décourager, pour me rendre faible et tremblante.

—Je vous dis la vérité telle qu'elle est. Mais je vous sauverai malgré vous, je ne vous abandonnerai ni à la gêne, ni au désespoir. Vous serez ma femme.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! fit Jeanne en se tordant les mains avec une sorte d'affolement, il n'aura donc pitié de moi ! Il ne se taira pas, et il ne partira pas !

—Je veux vous prouver ma tendresse par mon obéissance. Je pars. Mais pour penser à vous, pour m'occuper de vous, pour rendre votre bonheur nécessaire et certain...

Jacques Garaud quitta la jeune femme qu'il laissait en proie à une agitation terrible. Elle s'assit ou plutôt elle s'abattit sur une chaise, et ces paroles confuses s'échappaient de ses lèvres :

—Il a raison, il n'a que trop raison. Pour ces pauvres petits, pour moi, c'est la misère. Comment pourrais-je, avec le travail de mes mains, payer les mois de nourrice de Lucie ? Comment élèverais-je Georges ? Ah ! la situation est effroyable. Jacques m'offre la paix, la tranquillité, l'aisance. Mais pour cela il faudrait devenir sa femme, il faudrait trahir le serment que j'ai fait à Pierre, à son lit de mort. Ce serait odieux, ce serait lâche ! Non ! non ! quoi qu'il arrive, je ne faiblirai pas.

Jeanne, puisant dans sa volonté une force surhumaine, se leva, essuya ses larmes et sortit de sa loge. Elle ferma la porte de la cour, comme cela lui était recommandé, puis elle alla faire une ronde dans les ateliers déserts et revint chez elle.

M. Labroue se présentait pour sortir. Elle lui ouvrit la porte sans prononcer une parole et rentra. Georges jouait dans un coin de la chambre avec son éternel cheval de carton et avec une boîte de soldats de plomb. La jeune femme prépara rapidement le souper. Elle n'avait pas faim, mais il fallait songer à l'enfant.

Le cocher sortit à son tour. Jeanne resta seule dans la fabrique.

Depuis la mort de sa femme, l'ingénieur avait supprimé tout train de maison. Il n'avait aucun domestique d'intérieur. C'était Jeanne qui faisait la chambre. Le garçon de bureau balayait le cabinet de travail. Ne mangeant jamais chez lui, M. Labroue prenait pension dans un restaurant d'Alfortville, où il se trouvait en compagnie d'officiers, dont quelques-uns étaient devenus presque ses amis.

Vers onze heures du soir, il rentrait et travaillait souvent pendant deux ou trois heures, à la lueur d'une lampe qu'il allumait lui-même. Le matin, il se levait presque au point du jour, travaillait encore et allait faire une première visite aux ateliers lorsque les ouvriers avaient repris leur besogne quotidienne. Le cocher, pas plus que le caissier et le contremaître principal, ne couchait à l'usine.

Jeanne, la nuit, habitait donc seule l'usine, en même temps que l'ingénieur. Celui-ci ne s'absentait que pour aller voir son fils, ou lorsque les affaires de sa maison, des marchés à conclure ou des approvisionnements à faire, l'appelaient en pro-

Le lendemain, la vie active reprit dans l'usine. Jacques Garaud, en passant, dit très brièvement bonjour à Jeanne. Une extrême préoccupation se voyait sur sa figure, il alla droit aux ateliers où il distribua à chacun la tâche de la journée. Vincent n'avait point reparu depuis la veille. Sa femme était au plus bas, et il ne pouvait songer à s'éloigner d'elle ; un ouvrier apprit cela au contremaître.

Au moment où sonnèrent neuf heures, Jacques se rendit au cabinet de M. Labroue, et, ainsi que cela avait été convenu, il commença à étudier sérieusement avec lui le projet de la machine à guillocher qui, si les prévisions se réalisaient, devait les enrichir tous les deux.

La journée s'écoula sans amener d'incident utile à mettre sous les yeux de nos lecteurs. Jeanne, s'absorbant en elle-même, avait fait son travail quotidien sans adresser la parole à qui que ce fût. Le soir, quand s'effectua la sortie des ateliers, quelques ouvriers, sachant ce qui s'était passé la veille, voulurent adresser des consolations à la veuve de leur camarade.

Madame Fortier les arrêta dès les premiers mots.

—Inutile de parler de cela ! leur dit-elle en jouant l'indifférence, ce qui est fait est fait, je n'en mourrai pas, allez !

Et volontairement, elle évitait ainsi toute explication. En partant, Jacques lui serra la main silencieusement. Sa préoccupation semblait avoir encore augmenté depuis le matin. Jeanne prit cette préoccupation pour de la tristesse.

—Il m'aime, pensa-t-elle, et il souffre ; pauvre garçon !

La veuve de Pierre Fortier plaignait Jacques Garaud, mais aucun élan du cœur ne la poussait vers lui. Son cœur était mort à l'amour depuis la mort de Pierre. La femme proprement dite n'existait plus chez elle, le sentiment maternel enrahaissait tout, absorbait tout ; elle ne redoutait l'avenir que pour ses enfants bien-aimés.

Depuis vingt-quatre heures, une lutte se livrait en elle entre l'ardent désir de sauver ses enfants de la misère et la volonté ferme de tenir le serment fait à son mari agonisant. Par moments, la mère était prête à oublier le mort pour ne penser qu'aux chères créatures qu'il lui avait laissées. Puis, un instant après, le souvenir du mort l'emportait sur tout le reste. Cette lutte incessante achevait de briser Jeanne.

Le contremaître, Jacques Garaud, avait son domicile assez loin de l'usine. Il habitait une petite chambre dans une maison d'Alfortville, près de la route de Créteil. Il lui fallait vingt-cinq minutes pour s'y rendre.

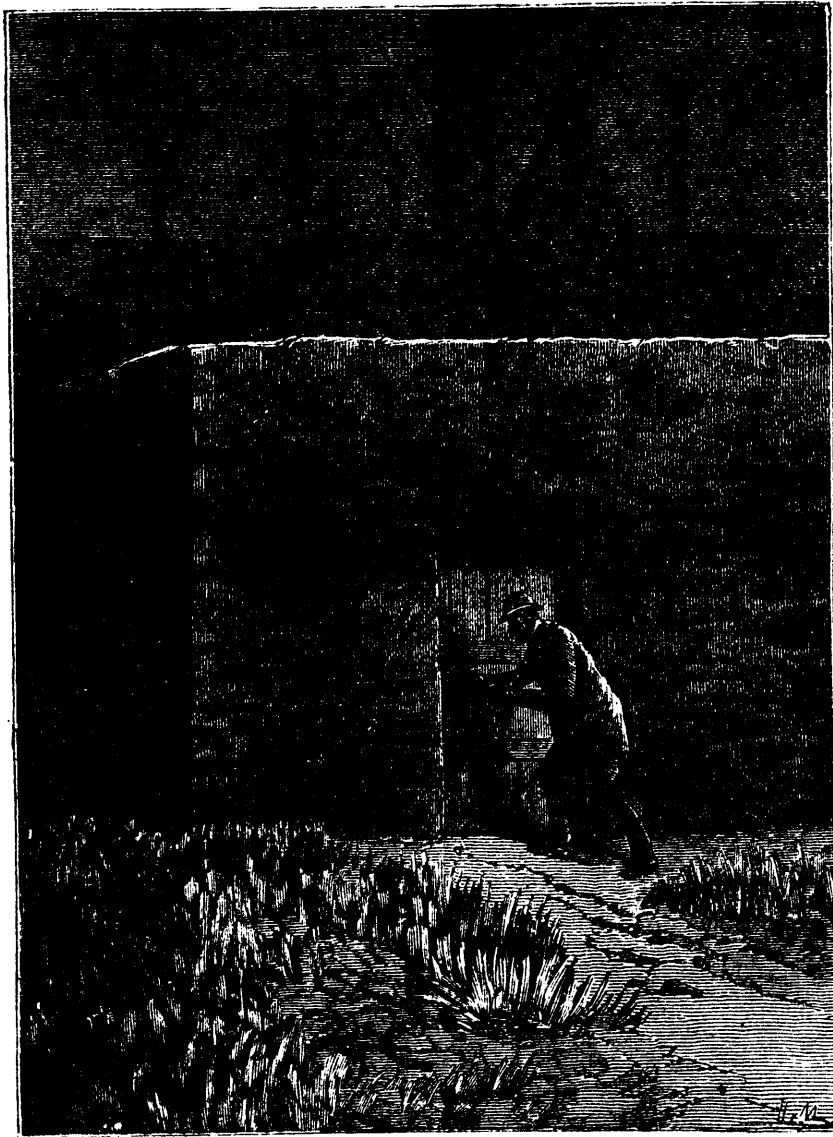
Il prenait ses repas chez un marchand de vin, où se réunissaient le soir un grand nombre des ouvriers de la fabrique. Ce soir-là, Jacques ne parut pas à son restaurant. En sortant de l'atelier, il avait gagné les rives de la Marne, recherchant la solitude, marchant d'un pas inégal et saccadé, s'arrêtant parfois, le regard fixe, les sourcils froncés, et restant immobile pendant plusieurs minutes, pour se remettre ensuite à marcher au hasard.

Quand Jacques rentra chez lui, minuit sonnait. Il n'avait pas même songé à prendre quelque nourriture. Il se coucha, mais ne put fermer l'œil. Le lendemain, lorsqu'il arriva à l'usine, une fièvre violente brûlait son sang. Une pâleur livide couvrit ses traits tirés ; ses regards brillaient d'un feu sombre. Indécis, tremblant, il fit halte à la porte de la loge.

Jeanne s'avança vers lui.

—Qu'avez-vous donc, M. Garaud ? lui demanda-t-elle, frappée du grand changement qui s'était fait en lui depuis le jour précédent.

—Rien, rien, m'aime Fortier, balbutia-t-il d'un ton



—C'est par là qu'il faut entrer, murmura-t-il. — (Voir page 342, col. 3.)

vince. Il avait donné l'ordre à madame Fortier de ne jamais l'attendre lorsqu'il était dehors, une clef de la petite porte, clef qu'il avait toujours sur lui, lui permettant de rentrer sans réveiller la gardienne.

Outre la porte cochère et la poterne donnant sur la route, il existait une troisième issue, voisine du pavillon habité par M. Labroue et accédant à un chemin de traverse conduisant à Maisons-Alfort. L'ingénieur rentrait et sortait assez fréquemment par cette issue.

Chaque soir, vers neuf heures, Jeanne allait découvrir le lit du patron. Le jour où commence notre récit, elle le fit ainsi que d'habitude, alluma une veilleuse placée sur un meuble et rentra chez elle. Une tristesse profonde l'accablait ; le présent lui semblait lugubre ; l'avenir lui faisait peur. Elle se coucha vers onze heures, espérant que le sommeil lui ferait momentanément oublier ses chagrins et ses inquiétudes, mais l'angoisse fut plus forte que la fatigue ; le sommeil appelé ne vint pas.

singulier. J'aurais voulu vous dire... Mais, non... non, il vaut mieux remettre... Ce sera plus tard... ce soir... Je vais à l'atelier.

Et il poursuivit son chemin.

—Quel air étrange ! pensa la jeune veuve. Que voulait-il me dire ? On croirait qu'il devient fou.

## XI

Jacques Garaud fit son service habituel, cachant à tous les yeux, à force d'énergie, le trouble qui le dominait. Comme la veille, il se rendit à neuf heures précises au bureau de M. Labroue, et poursuivit avec lui les études relatives à l'invention nouvelle. A onze heures, le contremaître sortit pour aller déjeuner, mais pas plus à l'aller qu'au retour il n'adressa la parole à Jeanne en passant devant sa loge. Madame Fortier put constater seulement qu'il paraissait de plus en plus sombre. Dans l'après-midi, il retourna trouver l'ingénieur. Celui-ci écrivait.

—Jacques, dit-il au contremaître, vous pouvez commencer les dessins pour le moulage. Moi, je termine une lettre pressée.

Garaud se mit au travail. Sa main tremblait. Ses yeux n'avaient pas leur netteté de perception habituelle. Il fut obligé d'attendre, afin de donner à sa main et à son regard le temps de se raffermir. Le caissier Ricoux entra dans le cabinet.

—On arrive de la banque, monsieur, fit-il.

—Eh ! bien, demanda l'ingénieur en levant la tête, on a encaissé ?

—Oui, monsieur, et je vous apporte le montant du bordereau.

—Revenez un peu plus tard, je vous prie. Je désire en ce moment n'être pas interrompu.

—Bien, monsieur.

Le caissier sortit. Jacques, présent à cette courte conversation, avait tressailli en entendant ces mots : « Je vous apporte le bordereau. »

Puis il s'était courbé de nouveau sur son travail, mais les doigts plus tremblants encore, les paupières agitées par une contraction nerveuse. Un quart d'heure s'écoula. On entendit frapper à la porte.

—Entrez ! s'écria l'ingénieur avec impatience.

Jeanne parut sur le seuil.

—Monsieur, dit-elle, c'est une dépêche.

Et elle tendit à M. Labroue une enveloppe de papier bleu.

—Merci, répondit M. Labroue en prenant le télégramme.

Madame Fortier sortit après avoir jeté un coup d'œil à Jacques qui se courbait sur sa planche à dessin. L'ingénieur déchira l'enveloppe, parcourut du regard la feuille oblongue qu'elle contenait, poussa une exclamation douloureuse et devint très pâle.

—Lucien malade ! s'écria-t-il. En danger peut-être ! oh ! mon Dieu !

Puis, s'adressant au contremaître, il poursuivit :

—Je reçois une dépêche de ma sœur. Mon fils est mourant. Je vais partir à l'instant même. Jacques, rassemblez les dessins et les plans et donnez-les-moi. Je les enfermerai dans le coffre-fort.

—Oui, monsieur, tout de suite, répliqua le contremaître dont un éclair de joie illumina le visage contracté.

Et il se mit en mesure de rassembler les papiers. M. Labroue agita un cordon et fit retentir un coup de cloche dans la cour. Il alla ensuite à la porte de son cabinet, l'ouvrit et appela le caissier qui ne se fit point attendre.

—Mon cher Ricoux, lui dit le patron, un télégramme de ma sœur réclame ma présence auprès de mon enfant malade, je vais partir. Faites votre caisse. Gardez les sommes qui vous seront utiles et remettez-moi le reste.

—Oui, monsieur, répondit le caissier ; mais, je vous vois tout bouleversé. Permettez-moi de vous demander si la maladie de M. Lucien est grave.

—Les télégrammes sont effrayants par leur laconisme. Ma sœur ne me donne aucun détail, et je veux savoir. Si j'attendais, je mourrais d'inquiétude. Hâtez-vous donc ! Il me faut le temps d'aller à Paris et de prendre le train-poste au chemin de fer d'Orléans à huit heures vingt minutes.

—Je vais me hâter, monsieur.

Ricoux sortit.

Le coup de cloche dont nous avons parlé appelait Jeanne Fortier. Elle se hâta d'accourir.

—Donnez l'ordre au cocher d'atteler le coupé, lui dit M. Labroue, vous reviendrez ensuite me parler. Jeanne reparut ensuite au bout de quelques minutes. Jacques était toujours là, rangeant lentement les papiers. Ricoux, le caissier, rendait ses comptes.

—Je garde cinq mille francs par devers moi, mon sieur, disait-il ; j'espère bien n'avoir pas besoin d'ouvrir votre caisse avant votre retour.

—Peut-être, répliqua l'ingénieur. Ne m'attendez que dans deux jours, au plus tôt. C'est aujourd'hui mercredi. En admettant que je ne sois point retenu par la maladie de Lucien, je ne serai de retour ici que samedi dans la matinée. Combien m'apportez-vous ?

—Aux cent vingt-sept mille francs du bordereau touché à la banque, je joins les recettes de la journée, onze mille vingt-sept francs, sur lesquels je garde cinq mille francs. Total : cent trente-trois mille vingt-sept francs. Donc, avec ce que vous avez en caisse, cela fera cent quatre-vingt-dix mille deux cent cinquante-trois francs soixante-dix centimes.

—Ce doit être juste.

—Assurez-vous-en, monsieur.

—Je n'ai pas le temps de vérifier.

Et l'ingénieur enferma dans son coffre-fort les sommes que lui remettait le caissier. Jacques et Jeanne attendaient. Madame Fortier regardait le contremaître et trouvait à son visage une expression qu'elle ne lui connaissait pas avant ce jour et avant cette heure. Jacques s'avança vers M. Labroue.

—Voici les dessins et les plans, monsieur, dit-il en présentant au patron les papiers qu'il avait réunis.

M. Labroue les prit et les plaça dans le coffre qui refermait habituellement.

—A mon retour, fit-il, nous continuerons ce travail.

—Bien, monsieur. Vous n'avez pas d'ordre à me donner, de recommandation à m'adresser ?

—Si, attendez un instant.

L'ingénieur se tourna vers Jeanne et poursuivit :

—Madame Fortier, je vous recommande de ne pas vous départir, ne fût-ce qu'une minute, de la surveillance qui vous incombe. A mon retour, je m'occuperai de vous. Soyez certaine que je ne vous laisserai point sans emploi. Oubliez ce qui s'est passé entre nous, comme je l'oublie moi-même.

Jeanne, étonnée de cette bienveillance inattendue, restait muette. Le caissier Ricoux l'examinait avec attention.

—Mauvaise nature, décidément ! murmurait-il ; cette femme déteste le patron, elle voudrait se venger en lui faisant du mal. Cela saute aux yeux !

M. Labroue continua :

—Préparez-moi, je vous prie, une petite valise contenant un peu de linge. Joignez-y un pardessus et une couverture de voyage.

Madame Fortier sortit du cabinet. En la voyant s'éloigner, muette et sombre, l'ingénieur dit au caissier et au contremaître :

—Elle m'en veut beaucoup, la pauvre créature. Elle ne comprend pas que le poste occupé par elle ici n'est nullement son affaire. Je sais bien que j'ai été un peu cassant, un peu brutal même. Que voulez-vous ? elle me portait sur les nerfs avec sa manie d'avoir raison ! Je lui ferai oublier cela. Je vais m'occuper d'elle sérieusement.

M. Labroue donna ensuite ses dernières instructions à Ricoux et à Jacques. On entendit la voiture rouler sur le pavé de la cour. Cinq minutes plus tard, elle se dirigeait rapidement vers la gare du chemin de fer d'Orléans, emportant l'ingénieur. Jeanne, le contremaître et le caissier assistaient à son départ.

—Je vous recommande de fermer les portes avec soin, madame Fortier, dit le caissier à la jeune veuve ; mon avis est que le patron vous laisse bien légèrement une grosse responsabilité !

—Soyez sans inquiétude, monsieur, répondit Jeanne, ma surveillance ne sera point en défaut.

Nos trois personnages se séparèrent. Ricoux regagna sa caisse. Jacques rentra dans les ateliers et madame Fortier dans sa loge.

A l'heure de la sortie, le contremaître, comme de coutume, quitta le dernier l'usine, et vint apporter à la gardienne les feuilles de présence pour le lendemain.

—Bonsoir, Jeanne ! dit-il, après avoir déposé ces feuilles sur une table, bonne nuit.

Il allait sortir. Cette fois, ce fut madame Fortier qui l'arrêta.

—Que vouliez-vous donc me dire ce matin, M. Garaud ? demanda-t-elle.

Jacques tressaillit visiblement, et répondit :

—Je voulais vous dire bien des choses...

—Eh ! bien, dites-les.

—Non.

—Pourquoi ? Il est donc inutile que je les connaisse, ces choses ?

—Ce serait très utile au contraire. Mais j'ai réfléchi ; pas encore. Je n'ose pas.

—Vous n'osez pas ! vous ?

—Oui, moi. Mais si je ne vous parle point, je vous écrirai, c'est plus facile.

Jeanne trouva les paroles du contremaître non moins étranges que sa physionomie.

—Vous me faites presque peur ! murmura-t-elle. Pourquoi donc êtes-vous si sombre ?

—Ne me demandez rien, quant à présent du moins, et répondez à une question qu'il faut que je vous adresse.

—Laquelle ?

## XII

Jacques se taisait.

—Une question ? répéta Jeanne. Laquelle.

—Avez-vous sérieusement pensé à ce que je vous disais hier relativement à votre situation ? reprit le contremaître.

—Oui, j'y ai pensé.

—Et consentez-vous à ce que je vous proposais ?

—Je vous répondrai plus tard.

—Toujours plus tard ! mais quand ?

—Quand vous m'aurez appris ce que vous ne voulez pas, ce que "vous n'osez pas" m'apprendre aujourd'hui.

Jeanne appuya sur les mots soulignés par nous.

—Eh ! bien, répliqua Jacques, demain notre sort à tous deux sera fixé.

—Demain ? Pourquoi demain ?

—Ne me questionnez point. Je ne répondrais pas. Demain arrivera vite, et cependant en quelques heures il se passe parfois bien des choses.

Puis Jacques Garaud, voulant couper court à l'entretien, partit brusquement, mais il ne s'égarait pas, comme la veille, dans les sentiers de la campagne ; il alla dîner à l'endroit où il prenait habituellement ses repas, resta chez le marchand de vin jusqu'à dix heures du soir, jouant aux échecs de l'air le plus calme avec quelques camarades, auxquels il souhaita une bonne nuit en les quittant.

Aussitôt qu'il fut seul, son visage insouciant et presque gai pendant toute la soirée, changea d'expression et redevint sombre comme il l'était depuis deux jours. Au lieu de se rendre chez lui, Jacques suivit la route de Créteil et s'engagea dans un sentier traversant la plaine qui s'étend entre Alfortville et Alfort, en passant derrière le fort de Charenton. Bientôt il se trouva au milieu des terres labourées. Il allait vite, s'arrêtant par instant, jetant dans les ténèbres des regards inquiets et prêtant l'oreille afin de s'assurer que personne ne marchait derrière lui. Quand il longea les murs du fort, où une sentinelle en faction faisait les cent pas, il eut soin de fouler avec précaution l'herbe des talus gazonnés, étouffant ainsi le bruit de ses gros souliers. Evidemment, le contremaître connaissait à merveille le chemin qu'il suivait.

Soudain, il s'arrêta. Une muraille se dressait en face de lui. C'était celle de l'usine de M. Labroue. Il la côtoya jusqu'à la petite porte bâtarde dont nous avons parlé, et qui se trouvait voisine du pavillon habité par l'ingénieur.

—C'est par là qu'il faut entrer, murmura-t-il en se baissant vers la serrure qu'il examina avec attention, palpant du doigt l'ouverture pratiquée sous la clef.

Tirant ensuite de sa poche une boîte de fer-blanc, il l'ouvrit. Cette boîte renfermait un morceau de cire à modeler, avec lequel il prit l'empreinte de la serrure. Ceci fait, il passa la main sur son front mouillé de sueur et se dirigea vers Alfortville par le même chemin qu'il avait suivi pour venir.

A cette heure précise M. Labroue descendit du train-poste qui s'arrêtait à Blois, et dans lequel il était monté à Paris. Sa valise à la main, il quitta la gare et gagna la ville en marchant rapidement. Sa sœur, madame Bertin, nous l'avons dit, habitait dans les environs de Blois un village où elle vivait d'une façon fort modeste, depuis la mort de son mari. Ce village, nommé St-Gervais, se trouvait sur la route de Bracieux, à trois kilomètres de Blois. M. Labroue, ne pouvant à cette heure tardive se procurer une voiture sans une grande perte de temps, traversa le pont et s'engagea sur la route de Saint-Gervais. Il était haletant. Aimant le petit Lucien jusqu'à l'adoration, la dépêche expédiée par madame Bertin remplissait son cœur paternel de douloureuses angoisses. L'enfant, à son arrivée, serait-il plus malade ? Serait-il vivant encore ? Cette pensée donnait le frisson à l'ingénieur et lui faisait hâter encore sa marche déjà si rapide.



Le village de Saint-Gervais, bâti sur le flanc d'un coteau, lui apparut bientôt comme une masse blanche dans l'obscurité de la nuit. Monsieur Labroue suivit presque en courant une rue étroite et tortueuse, et s'arrêta devant une porte au-dessus de laquelle s'élevaient des arbres touffus. Il était une heure du matin. Un silence absolu planait sur le village endormi, aussi la cloche qu'il agita résonna-t-elle d'une façon bruyante.

L'ingénieur attendit. Au bout de quelques secondes, une fenêtre s'ouvrit et une voix de femme demanda :

— Qui est là ? Qui vient de sonner ?

— Moi, chère sœur, répondit M. Labroue en reconnaissant la voix. Comment va Lucien ?

— Dieu soit béni ! Tout danger a disparu, répliqua madame Bertin. Attends ! je vais t'ouvrir.

Et la fenêtre se referma.

Un poids énorme avait instantanément cessé d'écraser la poitrine de l'ingénieur. Deux larmes de joie mouillèrent ses joues. La porte de la cour tourna sur ses gonds. Le frère et la sœur tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— La dépêche m'a fait bien du mal ! s'écria M. Labroue en franchissant le seuil de la maison.

— Eh ! mon ami j'ai eu bien peur moi-même ! répondit madame Bertin.

— Mais enfin ! qu'avait l'enfant ?

— Le médecin redoutait une angine couenneuse. L'ingénieur frissonna.

— Pauvre mignon ! murmura-t-il. C'est effroyablement dangereux, presque toujours mortel.

— C'est pour cela que mon épouvante était si grande, mais je te répète qu'il n'y a plus rien à craindre. Le médecin a déclaré ce soir que tout péril avait disparu. Lucien a encore la fièvre, mais il va beaucoup mieux.

— Je voudrais le voir.

— Viens, il est dans ma chambre. Mais marche avec précaution. Ne fais pas de bruit. Je crois qu'il dort.

Madame Bertin marchait sur la pointe des pieds. L'ingénieur l'imita et s'approcha du lit éclairé par une veilleuse.

Le visage de l'enfant était pourpre ; de grosses gouttes de sueur collaient à ses tempes les boucles de ses cheveux blonds. Ses mains délicates, posées sur la couverture, s'agitaient fiévreusement. M. Labroue le contempla pendant quelques secondes. De nouvelles larmes coulèrent sur ses joues.

— Pauvre cher mignon ! répéta-t-il.

Et, se penchant vers le lit, il effleura de ses lèvres le front de l'enfant. Le petit malade fit un mouvement.

— Ne restons point ici, je t'en prie, dit madame Bertin, nous le réveillerions.

Le frère et la sœur descendirent au rez-de-chaussée.

— As-tu besoin de quelque chose ? demanda la bonne dame.

— De rien absolument.

— Eh bien, alors, prends ce flambeau et va te reposer. Tu sais que ta chambre est toujours prête. Demain, ou plutôt ce matin, nous causerons. Moi je remonte. J'ai une potion à faire prendre à Lucien quand il se réveillera.

— Que tu es bonne, chère sœur ! fit M. Labroue.

— Est-ce être bonne que de soigner ce chérubin du bon Dieu, qui est un peu mon sang ? En vérité, le beau mérite ! Voyons, va te reposer. Au revoir, mon frère, et bonne nuit !

— Oui, bonne nuit, ma sœur ? Je dormirai, grâce à Dieu, plus tranquille qu'à la fabrique !

M. Labroue gagna la chambre qui était la sienne lors de ses visites mensuelles à Saint-Gervais, et madame Bertin remonta au premier étage.

Lucien venait de s'éveiller. Sa tante lui administra une cuillerée de la potion ordonnée par le médecin, et lorsque l'enfant fut endormi elle se coucha pour quelques heures à son tour.

Le lendemain matin, M. Labroue put embrasser son fils à cœur-joie. Lucien allait beaucoup mieux, presque tout à fait bien. Il fut heureux de voir son père et il le témoigna vivement.

Le docteur, quand il vint faire sa visite matinale, constata, du premier coup d'œil, l'état satisfaisant du bébé, et il donna aux parents l'assurance positive que la convalescence serait courte. Rassuré d'une façon complète, l'ingénieur manifesta l'intention de ne pas prolonger son séjour à Saint-Gervais et de partir dans l'après-midi.

— Je reprendrai ce soir à Blois, à 4.45 heures,

l'express de Paris, dit-il à sa sœur. Je serai à neuf heures à Paris, et à Alfortville une heure et demie après. Je partirai joyeux et le cœur léger, n'ayant plus l'ombre d'une inquiétude au sujet de mon enfant chéri.

On déjeuna dans la chambre du petit malade, que la vue de son père égayait singulièrement.

— Eh ! bien, demanda madame Bertin à son frère, depuis trois semaines que je ne t'ai vu, as-tu du nouveau dans ton usine ? Es-tu satisfait ?

(La suite au prochain numéro.)

## DE L'ESPRIT DE SACRIFICE

La postérité, tout en condamnant les druides sur le point des sacrifices volontaires, ne le fera peut-être pas sans merci. Elle réprouvera leur liturgie comme fautive dans la forme et dans le fond : dans la forme, attendu que l'idée de Dieu ne doit s'appuyer que sur des images d'amour et de paix, et non sur des scènes de sang ; dans le fond, parce qu'à aucun titre le suicide n'est agréable à Dieu ; mais elle jugera que leur intention était juste et pure, et elles les excusera.

Inspirés désormais par une connaissance plus lumineuse que la leur de la nature divine, dont la bonté guide éternellement la toute-puissance, il nous est plus facile qu'à eux de concevoir l'ordre véritable des sacrifices. Nous apercevons sans peine que si nous devons, à l'exemple de nos pères, continuer à nous immoler devant Dieu, ce ne doit pas être en nous donnant la mort, mais, au contraire, en nous délivrant de tout ce qui nous empêche de mener ici-bas une bonne vie.

Comme Dieu n'a en vue que notre bien, il ne saurait se plaire qu'aux dévouements qui nous profitent. Aussi, n'est-ce pas l'instinct qui nous attache à la vie qui doit être l'objet de nos sacrifices, puisque c'est principalement sur cette base que notre immortalité repose. Mais sacrifions sans ménagement cet autre instinct qui nous attache à tant de superfluités qui nous préoccupent au détriment du but sacré de la vie, et faisons-lui, de ces faux biens, un holocauste digne de lui, non point en les brûlant sur ses autels, mais en les partageant avec ceux que distrait de ce but son contraire, l'indigence. Sacrifions-lui, surtout, la cohue de ces instincts aveugles qui ne cessent de nous exciter à des actions et à des pensées plus en rapport avec la vie des êtres inférieurs qu'avec celle dont il a placé en nous l'idéal ; mettons à néant devant lui notre égoïsme ; arrachons impitoyablement de nos cœurs notre animalité, et soyons à cet égard, à toute heure de notre existence, hosties vivantes.

Voilà les sacrifices humains que Dieu appelle, car c'est précisément en vue de telles immolations qu'il nous faut vivre, trouvant, on doit le croire, dans le spectacle de ces mystiques attentats où notre âme lui représente à la fois le sacrificateur et la victime, le plus beau culte que l'humanité puisse lui rendre.

JEAN REYNAUD.

## LA VITESSE DES PIGEONS-VOYAGEURS

On vient d'expérimenter, en Angleterre, la vitesse d'un pigeon-voyageur. Au moment où le train quittait la jetée de l'amirauté, à Douvres, un employé français mit en liberté un pigeon de la belle espèce des *belges voyageurs*.

L'intelligent animal s'éleva aussitôt dans les airs à la hauteur d'un demi-mille ; on le vit tourner quelques instants, puis partir à tire d'ailes dans la direction de Londres. De son côté l'express, qui ne s'arrêta à aucune station, marchait à toute vapeur avec une vitesse de 60 milles à l'heure. Au début, les chances semblaient être contre l'oiseau, et les employés du chemin de fer prédisaient déjà que le petit messenger serait battu par la puissante machine du railway. Mais le pig on eut bientôt reconnu sa route et pris la ligne droite, ce qui lui donnait une avance de 6 milles et demi, la distance qui sépare Douvres de Londres n'étant que de 70 milles à vol d'oiseau, tandis que par le chemin de fer elle est de 76 milles et demi. Quand le rapide fit son entrée dans la gare de Cannon street, le pigeon était dans son colombier depuis vingt minutes, c'est-à-dire qu'il était arrivé avec une avance équivalente à 18 milles.

Des gens à plaindre ce sont les avocats des nègres. Ce qu'ils doivent avoir de peine à blanchir leurs clients !

## UNE PATRIOTE

Un brave instituteur d'une petite ville des Vosges, M. Pic, vient de rappeler le souvenir d'une héroïque fille lorraine, nommée Suzanne Didier.

C'est en 1870.

On frappe à la porte, dans le hameau de Ville-dieu, aux environs de Metz. Une jeune paysanne, restée seule avec son frère, âgé de cinq ans, se sent saisie d'épouvante en entendant un cliquetis d'armes.

— Ce sont des uhlands, sans doute ? dit-elle.

Et elle garde le silence.

Les coups redoublent à la porte, et des voix rudes crient :

— Ouvrez, où nous enfonçons la porte !

Suzanne Didier ouvre et voit entrer avec terreur des Prussiens, qui lui demandent à boire et à manger, et qu'elle doit servir.

— Maintenant, disent les ennemis, vous allez répondre à toutes mes questions : un détachement de soldats français a passé ici il y a deux heures ; quelle direction a-t-il prise ?

A ces mots, la jeune fille pâlit. Elle avait dans l'armée son frère et son fiancé. Elle savait que les ennemis espionnaient la marche des Français, et que, s'ils pouvaient se rendre compte de leurs manœuvres, ils leur infligeraient, par surprise, de nouveaux désastres.

— Est-ce à moi, répondit la courageuse jeune fille, qu'il faut demander ce que font nos soldats ?

— Si tu ne parles pas, nous saurons bien t'arracher ton secret par la force.

— Je suis femme. Est-ce donc aux femmes que vous faites la guerre ?

— Assez de paroles. Nous n'avons pas un instant à perdre. Suis-nous dehors et appuie-toi contre cet arbre. Vous, soldats, couchez en joue ! Si tu ne réponds pas à nos questions, ou si tu y réponds par des mensonges, tu seras fusillée. Parle !...

Suzanne Didier regarda les soldats avec terreur, puis baissa la tête, puis réfléchit. Une image passa devant ses yeux : celle de la France à feu et à sang, jonchée de morts, plongée dans le deuil. Puis elle songea à son fiancé, à son frère, à tant de jeunes gens qui s'exposaient comme eux pour le salut de leur patrie.

Et alors, relevant la tête, sentant combien la vie à peu de prix au milieu de tels désastres, elle regarda en face les fusils braqués sur elle et ne répondit pas.

— Une seconde fois, je te l'ordonne, parle !

Elle ne répondit rien.

— Une troisième fois, parle !

Même silence.

— Soldats, feu !

Et l'héroïne jeune fille tomba percée de balles.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Pour nettoyer les brosses à cheveux, il faut se contenter de les frotter avec du son, qui enlève les matières grasses. Dans aucun cas on ne doit les laver.

Lorsque les crins d'une brosse sont devenus trop flexibles, il suffit de les tremper dans de l'ammanniaque et de les laisser sécher, ils reprennent immédiatement leur rigidité première.

## RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 53.—ÉNIGME

Lecteur, bien près du cœur on me rencontre ;  
Et qui me possède est rarement sombre.

No. 54.—MÉTAGRAME

Toujours avec bonheur, vous donne une fortune,  
Mais c'est pour le vieillard très heureuse aventure.

SOLUTIONS :

No. 51.—Le mot est : Angleterre.

No. 52.—Le mot est : Lutharpe.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Dame Calixte Roy, Côte-des-Neiges ; Mlle Alvina Hainault, Saint-Cuthbert ; M. Landry, Montréal.  
Rébus.—Un abonné, Wotton ; M. Drapeau, Québec.

Conseil de saison : Quand vous patinez avec une dame, soyez très discret ; il est dangereux de rompre la glace dans ces conditions.



RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :  
Nul n'est prophète dans son pays.

DE PARTOUT

- Bismarck reçoit \$13,500 par année.
- La récolte de coton aux Etats-Unis est estimée à 5,500,000 balles.
- O'Donovan Rossa est sorti de l'hôpital, il est en convalescence.
- L'Europe a produit en 1884 deux milliards d'huîtres et les Etats-Unis six milliards.
- La glace du Saint-Laurent amoncée dans le havre de Québec, a atteint, dit-on, 12 pieds d'épaisseur.
- L'expédition envoyée au secours de Greeley et de ses compagnons a coûté \$759,000 aux Etats-Unis.
- La population du monde entier est de 1,294,233,973, divisée comme suit : 7,931,080 juifs, 370,878,000 chrétiens et 915,724,827 païens.
- Ne reprends jamais personne en public quand tu peux le faire en particulier.

ON demande des agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

**J.-B.-P. BEAUREGARD**, tailleur, de Paris, 1776, rue Notre-Dame (vis-à-vis S. Carsley), Montréal.—Tweeds anglais, français et écossais toujours en mains.—Solidité dans le travail, le bon goût, l'exactitude. Bonnes marchandises. Prix modérés.

**RESTAURANT DU GRAND VATEL**, 50, rue Saint-Jacques, Montréal. A. LAURIN Propriétaire.

**E.-A. NIGHTINGALE**, MARCHAND DE THÉ ET DE CAFÉ, No. 143, rue Saint-Laurent, entre les rues Lagachetière et Dorchester, Montréal.

**FUMEZ LE CIGARE FLOR DE VECI**

Le meilleur CIGARE détaillé à CINQ CENTS. La marque est sur le cigare, en lettres bronziées : "Factory No. 18." Evitez les contrefaçons. C. O. LACROIX, 21, rue Mystérieuse, Montréal.

**COURS DE DICTION ET DE DECLAMATION**

Le professeur PARAGE prévient le public qu'il délivre ses cartes de cachet à son domicile, 1423, rue St-Denis (carré St-Jacques), chaque soir, de quatre heures à huit heures. Le prix des leçons est de \$6 par mois pour douze leçons publiques, et de \$10 pour vingt leçons, dont huit particulières. Néanmoins, le professeur Parage prendra à moitié prix les élèves qui, hommes ou dames, à première audition, lui sembleront capables de paraître sur la scène, son but étant de former les élèves à une élocution correcte et sûre, en leur donnant l'habitude de la parole et la hardiesse de la rampe par des représentations mensuelles et publiques. Un répertoire spécial est attaché aux cours particuliers. Les parents peuvent assister à tous les cours avec une carte d'admission.

**DR. H. E. DESROSIERS**, 70 RUE ST. DENIS, MONTRÉAL.

**DR. J. LEROUX**, 2445, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

**N. GOYETTE**, BOUCHER, MARCHE D'HOCHELAGA, Etaux 1 et 3.

**CHARLES DAVID**, MAGASIN DE CHAUSSURES, 565, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL.

**MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.**  
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

19510

**FLEISCHMANN & Cie.**

**PRIMES**

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

**Le Monde Illustré**

1re. Prime	-	-	\$50
2me. "	-	-	25
3me. "	-	-	15
4me. "	-	-	10
5me. "	-	-	5
6me. "	-	-	4
7me. "	-	-	3
8me. "	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	86

**94 Primes. \$200**

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LEYAIN PUR, SANS PREPARATION,

A VENDRE PARTOUT.

**"JOHNSTON'S FLUID BEEF."**

**MATHIEU & GAGNON**  
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.  
En gros et en détail,  
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

**ED. FRANCONY**,  
37, Avenue d'Orléans, Paris

COLLABORANT dans trois grands journaux de Paris, désirerait, pour utiliser ses moments de loisir, représenter quelques maisons sérieuses du Canada, soit pour l'achat, soit pour la vente des marchandises de toutes sortes et de toutes provenances.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie  
**GEBHARDT-BERTHIAUME**,  
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

**TOUJOURS EN MAINS :**

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

**JOUISSEZ**  
De la Santé et du Bonheur  
COMMENT ? Faites  
comme d'autres ont fait.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Detroit."  
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

**Vos nerfs sont-ils affaiblis ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

**Souffrez-vous de la maladie de Bright ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."  
Frank Wilson, Peabody, Mass.

**Souffrant de la diabète ?**  
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."  
Dr Phillip C. Ballou, Monoton, Vt.

**Souffrez-vous de maladies du foie ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."  
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationale, N.Y.

**Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?**  
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."  
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."  
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

**Souffrez-vous de la constipation ?**  
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."  
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

**Souffrez-vous de la malaria ?**  
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."  
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

**Etes-vous bilieux ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."  
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

**Souffrez-vous des hémorroïdes ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."  
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

**Etes-vous torturé par le rhumatisme ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."  
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

**Aux femmes qui sont malades ?**  
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."  
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

**Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé**  
Faites usage du  
**KIDNEY-WORT**  
Le Purificateur du Sang.

**DUHAMEL & LEMIEUX**,  
Encanteurs et marchands à commission,  
527- RUE SAINTE-CATHERINE - 527  
MONTREAL.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.